Sur l'ablation des cœcums des Oiseaux,

par M. J. Maumus.

(Laboratoire de M. le professeur Filhol.)

Au cours de mes études sur les cœcums des Oiseaux, j'ai été amené à pratiquer leur ablation et j'ai pu constater que cette suppression ne paraissait apporter aucun trouble dans le bon fonctionnement de leur organisme.

C'est M. Pettit qui m'a donné l'idée d'une telle expérience, et c'est grâce à ses conseils que j'ai pu la mener à bonne fin.

Je crois pouvoir déclarer que c'est la première fois que l'ablation des cœcums a été pratiquée chez l'Oiseau et, en raison des conséquences que peut avoir une telle expérience pour la détermination du rôle physiologique de ces appendices, il m'a paru intéressant d'exposer en quelques mots la technique opératoire à laquelle j'ai eu recours.

Bien que mes expériences n'aient porté que sur le Coq domestique et sur le Canard, je demeure convaincu qu'en appliquant scrupuleusement les procédés d'une minutieuse asepsie, on pourra impunément pratiquer l'ablation des cœcums chez toutes les espèces.

On fixe d'abord l'animal sur le dos et, pour empêcher les mouvements de la tête, le cou est maintenu en extension au moyen d'une tige recourbée sur laquelle glisse un fil de fer que l'on introduit dans le bec, à la façon d'un mors. Il faut ensuite anesthésier l'animal; du reste, quelques gouttes d'éther suffisent pour provoquer rapidement le sommeil.

La sensibilité abolie, on pratique l'antisepsie de la région ventrale qui a auparavant été débarrassée de ses plumes et, à cet effet, après un premier lavage au savon et à l'alcool, on frictionne cette partie avec des tampons imbibés de permanganate de potasse dont on pourra faire disparaître les traces au moyen du bisulfite de soude, et on termine par un nouveau lavage à l'eau phéniquée.

Il faut ensuite inciser la paroi abdominale sur la ligne blanche, et cela en un seul temps. On écarte les parois au moyen des écarteurs de Farabeuf confiés à un aide et, presque toujours, dès l'ouverture du corps, on aperçoit l'extrémité d'un cœcum; on le déroule avec précaution et on arrive ainsi, assez rapidement, sur le point d'origine des deux cœcums. A ce moment, on fait écarter largement les parois pour rechercher le paquet vasculaire qui les arrose, et on pose un catgut de façon à assurer l'hémostase en un seul temps. Cela fait, on libère le cœcum depuis son extrémité distale jusqu'au pédicule d'insertion et on le débarrasse de son mésentère et de ses vaisseaux, ce qui s'effectue sans perte de sang. On pose une ligature au catgut sur le pédicule au ras de l'intestin et on coupe au thermocautère

entre cette ligature et une pince placée à un centimètre de la ligature, du côté de l'extrémité libre du cœcum.

On opère de même de l'autre côté.

Les suites opératoires sont nulles. L'animal ne donne aucun signe extérieur de souffrance et c'est à peine si, pendant deux ou trois minutes, on le voit agité d'un tremblement nerveux que M. le professeur Richet a signalé comme un réflexe destiné à lutter contre le froid qui l'a envahi pendant la période d'anesthésie. Deux heures après, l'animal recommence à manger et rien n'indique le moindre trouble dans les fonctions digestives.

De l'ensemble de mes observations, il paraît donc résulter que la suppression des cœcums des Oiseaux ne paraît pas avoir de retentissement fâcheux sur le bon fonctionnement de leur organisme.

Altérations rénales consécutives à l'intoxication aiguë par le venin de Scorpion,

par L. Launoy.

(Laboratoire de M. le professeur Filhol.)

Pour cette étude, je me suis adressé au venin du *Buthus occitanus* Amoreux, espèce commune dans le midi de la France et dont j'avais à ma disposition cinq individus vivants. Recueillis dans les premiers jours du mois de septembre 1900, ces animaux n'ont servi aux expériences que vers la fin de novembre, c'est-à dire plus de soixante-dix jours après leur capture. Le jeûne prolongé auquel ils ont été soumis pendant ce long laps de temps ne semble avoir exercé aucune influence fâcheuse sur la toxicité de leur venin, qui toujours s'est montré très actif.

La dose de venin injecté étant en l'espèce ici peu importante, et pour n'employer qu'un produit rigoureusement physiologique, l'inoculation chez les animaux intoxiqués (Rats, Souris, Moineaux, Grenouilles) a été provoquée par piqûre directe du Scorpion sur l'animal en expérience. Elle a été intra-musculaire chez les Mammifères et l'Oiseau; chez la Grenouille, elle fut effectuée dans un cœur lymphatique.

L'action physiologique du venin de Scorpion a été trop bien étudiée par plusieurs expérimentateurs : *Paul Bert, Jousset de Bellesme, Joyeux-Laffuie,* et plus récemment par MM. *Calmette*[1], *Phisalix* et *de Varigny*[2], pour entrer ici dans le détail des phénomènes observés au cours de ce travail:

[1] Contribution à l'étude des venins, in *Ann. Inst. Pasteur,* avril 1895, p. 32.

[2] Recherches expérimentales sur le venin du Scorpion, in *Bull. Mus. Hist. nat.,* 1896, p. 68.